



WU TING FANG.

Le ministre de Chine à Washington est un homme de haute éducation et un savant distingué.

Bureau météorologique.

Washington, 6 février — Indications pour la Louisiane — Température mercredi: pluie jeudi et plus froid; vents du sud-est.

THE RIPARIAN LANDS

OF THE

MISSISSIPPI RIVER.

Past, Present and Prospective.

Par M. Frank A. Tompkins.

Quand l'observateur enveloppe de son regard, sur une carte de l'Amérique du Nord, l'immense région qui forme le bassin du Mississippi, embrassant, avec ses quarante ou cinquante affluents navigables, presque toute la largeur du continent, dans sa partie supérieure, puis se resserrant à mesure qu'elle descend vers le Sud, jusqu'à ce qu'elle vienne aboutir au golfe, à travers une langue de terre d'une extrême étroitesse, il reste frappé, tout à la fois, d'admiration et de terreur. Il se demande comment un cours d'eau d'une pareille puissance n'a pas, depuis longtemps déjà, brisé ses digues et semé partout autour de lui la ruine et la dévastation.

C'est là, en effet, l'objet constant des préoccupations de ceux qui s'intéressent à l'avenir du pays, hommes politiques, savants, économistes, statisticiens et ingénieurs. Ces derniers surtout ont, jusqu'ici, pu maîtriser une partie de ses eaux à l'aide de levées qui dirigent et règlent ses courants et lui barrent le passage à droite et à gauche. De grands travaux ont déjà été accomplis; mais il en reste de plus considérables à achever. Il est surtout nécessaire que les populations se rendent exactement compte de la situation, afin d'exercer sur le législateur une pression suffisante pour le déterminer à finir une bonne fois avec ce grand œuvre. Mais comment exciter cet intérêt chez les masses? Comment leur faire toucher du doigt, mettre en évidence sous leurs regards, les dangers de la situation, les obstacles à vaincre, les travaux à accomplir, les dépenses à faire? Il faut leur mettre tout cela sous les yeux. Un dessin fidèle, une photographie bien prise, en dit souvent cent fois plus que tout les chiffres d'un statisticien, que

tous les raisonnements d'un ingénieur.

C'est ce qu'à admirablement compris M. Frank H. Tompkins. Il veut dans un grand ouvrage de plus de douze cent pages, donner une description complète de la vallée du Mississippi, du cours du fleuve, de ses terres riveraines, de ses levées, telles qu'elles étaient dans le passé, telles qu'elles sont dans le présent, telles qu'elles doivent être dans l'avenir. Ce n'est pas seulement à l'intention, au raisonnement qu'il s'adresse, mais à la vue. Il a l'intention de faire passer sous les yeux du lecteur un immense panorama des bords du Mississippi, depuis ses sources jusqu'aux jetées, où il se déverse dans le golfe. L'idée de cette grande publication a été, émerveillés tous ceux qui ont à ce jour les intérêts actuels et la prospérité à venir de la vallée. M. Th. H. Tompkins a trouvé de puissants appuis dans la "Interstate Mississippi Improvement and Levee Association," comme nous le prouve une circulaire de M. Ch. Scott, président de cette association. M. Ch. Scott recommande très chaleureusement aux populations le travail de M. Tompkins et il lui promet l'appui de l'association qu'il dirige. Il fait appel aux différentes Chambres de Commerce et leur demande de soutenir énergiquement une œuvre de succès de laquelle dépend, en grande partie, l'avenir de notre grande vallée.

Du reste, ce ne sont pas les appuis qui manquent à l'entreprise de M. Tompkins; nous voyons figurer parmi ses soutiens, le sénateur Sullivan, du Mississippi; le représentant McRae, de l'Arkansas; M. J. M. Jayne, président du Bureau des levées de l'Etat du Mississippi. Parmi les souscripteurs à l'œuvre de M. Tompkins, nous sommes heureux de citer les personnages les plus recommandables de la Nouvelle-Orléans et les hommes les plus compétents qu'il y ait en Louisiane, en matière de levées et d'améliorations du Mississippi, et nous avons la ferme conviction que le succès de cette grande entreprise est assuré.

Arrivée du consul Hay à Prétoria.

Prétoria, Transvaal, 5 février.— M. Adelbert Hay, le nouveau consul des Etats-Unis, a été reçu aujourd'hui par le gouvernement du Transvaal auquel il a présenté ses lettres de créance. M. Hay a fait une excellente impression.

COMMENT SE GOUVERNENT

LES BOERS.

Dans la république sud-africaine, les principales fonctions sont électives. Le Président est nommé, comme les députés, par le suffrage universel. Le secrétaire d'Etat et les autres hauts fonctionnaires sont choisis par le parlement.

La Constitution éminemment démocratique du pays confie la direction des affaires à un conseil exécutif présidé par le Président de la république. Les fonctions législatives appartiennent aux deux Chambres, dont la seconde, de création récente, avait été conçue dans l'esprit du président Kruger, pour recevoir les représentants de l'industrie. C'est dans ce but que les délais de résidence ont été fixés à deux ans pour obtenir la petite naturalisation donnant la qualité d'électeur pour la seconde chambre, et accordant après deux nouvelles années d'éligibilité. La grande naturalisation exigeait deux années d'inscription sur les rôles d'électeurs, avant qu'une loi datant d'il y a quelques mois à peine en réduisît les conditions à sept ans de séjour.

Les différents services administratifs du pays sont confiés à 3,958 fonctionnaires de tout ordre et de tout rang qui grèvent le budget d'une dépense globale de 27 millions de francs, y compris le traitement du Président qui est de 175,000 francs et celui du secrétaire d'Etat qui s'élève à 50,000 francs.

Le Transvaal, il y a quelques années à peine, n'était qu'une pauvre petite république aux mœurs pastorales. La découverte des gisements aurifères transforma sans transition cette simple entité géographique en un pays industriel de premier ordre, aux prises avec des milliers d'immigrants et devant faire face à la fois à mille besoins nouveaux.

Malgré les reproches de lourdeur, de grossièreté enracinée dans le passé, le gouvernement boer a transformé le pays en moins de dix années, au point de lui faire égaler les colonies anglaises voisines et beaucoup plus anciennes. Prétoria, la capitale, est aujourd'hui une belle ville de 12,000 âmes aux larges rues bordées de vastes et beaux magasins aux vitrines luxueuses, d'habitations particulières installées avec tout le confort moderne. Des avenues ombraées, un parc superbe complètent le tableau de cette cité abondamment pourvue d'eau et riant de verdure.

Les services publics sont logés dans des palais, tel celui du Gouvernement, qui n'a pas coûté moins de 5 millions de francs. La Banque nationale, comme les autres banques, d'ailleurs, occupe un édifice coquet. L'imprimerie nationale possède une installation très complète et la Monnaie peut rivaliser avec les établissements similaires d'Europe. Le service des postes, télégraphes et téléphones, fonctionne avec une régularité à laquelle tous les Européens doivent rendre hommage. Un réseau de chemin de fer de 2,000 kilomètres rattache les principaux points du Transvaal entre eux et les met en communication avec tous les ports de la côte (Cape Town, Port-Elisabeth, Durban et Lourenço-Marques). Des lignes de coches bien organisées relient les autres parties du pays par des routes plus ou moins bonnes, mais quotidiennement améliorées. Les dépenses en travaux publics prévues pour l'année dernière dans le budget transvaalien ne s'élevaient pas à moins de 26 millions de francs.

Ce budget, dont le chiffre de cent et quelques millions de francs a été si critiqué par les destructeurs systématiques du gouvernement, et auquel l'industrie minière, directement ou indirectement, contribue pour 66 millions de francs,

nous donne encore d'autres indications précieuses sur le développement et l'organisation du pays. Les dépenses pour l'instruction publique atteignent 3 millions et demi. L'administration de la justice est estimée à 1,250,000 fr. Les postes et télégraphes coûtent 4,300,000 fr.

Les députés boers sont généralement choisis par leurs concitoyens parmi les familles influentes ou dont les ancêtres ont rendu des services à la communauté. Les longs séjours dans la capitale, le maniement des affaires publiques en ont presque fait des citoyens. Ils siègent en redingote et leur tenue ne rappelle que vaguement le négligé sommaire des fermiers du Veld. Ces mœurs se répandent dans la famille du député; ses enfants et ses parents commencent à chercher leur avenir dans les emplois administratifs dont les titulaires ont, jusqu'à présent, dû être, pour la plus grande partie, appelés du dehors. Faute des connaissances nécessaires, sur les 3,000 fonctionnaires transvaaliens, 700 à peine sont originaires du pays. La Hollande en a fourni 300; l'Angleterre une centaine; la France, 6; l'Allemagne, 65. Les autres viennent de l'Etat libre d'Orange et des colonies anglaises, notamment du Cap. Pour arriver à ces postes enviables, le jeune Boer n'a qu'à faire une instruction développée et déjà le lycée de Prétoria voit ses classes se peupler. Mais si un genre de vie plus moderne vient peu à peu modifier l'aspect fruste de certaines classes de Boers, l'ancienne tradition pastorale, l'amour du Veld se maintiennent dans le tempérament de ce vaillant petit peuple. Le chariot à huit paires de bœufs et le poney à cheval, le fusil en bandoulière, resteront longtemps encore les armes parlantes, l'emblème de la nation entière.

Plus de villes telles que Potchefstroom, Klerksdorp, et une dizaine d'autres, le Boer s'est senti bourgeois, au point qu'il n'est pas rare d'entendre chez lui un piano jouer l'hymne national ou une danse nouvelle. Il l'a acheté pour sa fille en vendant quelques têtes de bétail. Dans l'intérieur du pays, il est resté ce qu'il était au moment de la découverte des champs d'or.

Allez dans une des fermes éloignées du Veld, habitées par ces Boers à la figure fruste, et ce que vous allez voir en France un "pot de vin". Toutes les fois que Krüger a conclu quelque affaire avantageuse; accordé par exemple, une concession de mines, il dit avec bonhomie: "A présent, cher Monsieur, permettez-moi de vous offrir une tasse de café. Mme Krüger, va vous l'apporter elle-même..."

Le journal qui publie cette révélation termine ainsi son article: "Ce aimables propos seraient mieux placés dans la bouche d'une concubine bavarde que dans celle d'une jeune miss."

LA LÈPRE.

Il existe en France, une œuvre qui a pour objet de secourir les lépreux, de plus en plus nombreux dans ce pays et de combattre le mal dont ils souffrent, d'élan d'autant plus redoutable qu'il semble renaître de façon inquiétante dans la vieille Europe.

Mme Avril, écrivait récemment au Cosmos: "La lèpre est une menace effroyable. L'Allemagne, qui en compte de nombreux cas, l'a si bien compris, qu'en octobre 1895, elle réunissait un Congrès spécial. Paris compte trois cents lépreux dont le contact avec le reste de la population est journalier dans les églises, dans les omnibus, etc. L'Australie, qui n'en

avait pas, il y a quelques années, en a vu des milliers. Ils se chiffrent par millions sur toute la surface du globe, les infortunés lépreux, ces parias de l'humanité..."

La question de la lèpre n'est pas seulement du domaine des personnes charitables, mais aussi de celui des législateurs.

MISS CHAMBERLAIN ET MME KRUGER.

Une rédactrice de la Fronde a essayé d'interviewer M. Chamberlain, mais le trop célèbre ministre a juré de ne plus accorder d'interview.

Lorsqu'il partit pour l'Amérique, il y a quelques années, une nuée de reporters s'abattit sur le pont du transatlantique, José Chamberlain saisit leur curiosité et leur dit sur le bit de son voyage et sur ses projets tout ce qu'il pouvait leur dire. Le lendemain, les journalistes, selon l'usage, répétèrent tout de travers ses propos. M. Chamberlain ne s'aperçut de la trahison qu'arrivant en Amérique, où certaines des paroles qu'on lui avait prêtées venaient de produire le plus fâcheux effet. C'est alors qu'il jura de ne plus recevoir aucun journaliste.

Mais l'adroite rédactrice de la Fronde a pu se faire recevoir par miss Béatrice Chamberlain, qui est par là, l'égérie de son père, comme le fut miss Gladstone pour le great old man. Et elle en a obtenu cette jolie médisance ou chronique qui révèle une langue acérée et peu charitable.

Comme je prononce le nom de Krüger, miss Chamberlain me demande: "Vous connaissez le coup de la tasse de café?"

Et comme je la regarde surprise: "Notez cela, c'est un joli trait de mœurs. La tasse de café au Transvaal, c'est à peu près ce que vous appelez en France un "pot de vin". Toutes les fois que Krüger a conclu quelque affaire avantageuse; accordé par exemple, une concession de mines, il dit avec bonhomie: "A présent, cher Monsieur, permettez-moi de vous offrir une tasse de café. Mme Krüger, va vous l'apporter elle-même..."

Le journal qui publie cette révélation termine ainsi son article: "Ce aimables propos seraient mieux placés dans la bouche d'une concubine bavarde que dans celle d'une jeune miss."

La force des Boers d'après des journaux anglais. Le "Cap Times" publie ce qu'il affirme être un tableau exact des forces dont disposent actuellement les deux républiques. Voici ce tableau: Boers du Transvaal, 10,000; Engagés de nationalités étrangères, 4,500; Hollandais, 8,000; Boers de l'Etat Libre d'Orange, 27,500; Rebelles de la Colonie du Cap ou du Natal, 7,000; Total, 57,000 hommes.

La politique de Guillaume II

Un article de la "Post".

On sait que la Post de Berlin reçoit souvent des inspirations de source officielle. Un article sensationnel vient de paraître, dans ce journal, au sujet de la politique allemande.

Après avoir répondu à ceux qui demandent au gouvernement de déclarer la guerre à l'Angleterre ou de dénoncer le traité anglo-allemand sur l'Afrique du sud, ce journal explique ainsi qu'il soit la politique impériale telle qu'elle est subordonnée à la situation générale de l'Europe: "Il y aura toujours en France des partis qui limiteront une entente franco-allemande, et de plus, la politique française sera toujours dominée par l'arrière-pensée de donner à l'Allemagne le coup mortel, au moment opportun. La politique allemande ne peut donc appuier la politique française au-delà des mers, que là où son intérêt propre lui conviendrait. Elle aurait de trop grands sacrifices à faire, sans récompense, si elle s'engageait dans une autre voie."

Il en est de même de l'appui que l'Allemagne peut prêter à la politique de la Russie, en Extrême-Orient et au delà des mers. La Russie a des projets trop vastes pour que l'Allemagne puisse les appuyer là où son propre intérêt ne l'engage pas à le faire. Il n'y a pas de solidarité complète entre la politique de l'Allemagne et celle de la Russie et de la France, il n'y a que des ententes accidentelles. Toute combinaison qui reposerait sur la conception d'une solidarité complète, serait absolument erronée et instable.

Comme on le voit, si l'Europe continentale n'est pas encore constituée et solidarisée, pour sauvegarder les intérêts communs, ainsi que le voudraient certains esprits qui ne comptent pas avec la réalité des choses, la faute en est à la politique personnelle de Guillaume II, politique qui, il faut le dire, ne correspond nullement aux vœux de son peuple.

Une Lettre D'Alex. Dumas. Fi's pendant le Siège de Paris. L'Amateur d'autographes publiera des extraits d'une lettre d'Alexandre Dumas à Françoise Sorey, datée du 14 décembre 1870, au moment du siège de Paris. En voici quelques fragments intéressants. On y voit apparaître certains sentiments sérieux, qui sont généralisés d'une manière remarquable pendant les années qui ont suivi la guerre: "Il faut que l'amour de l'art soit bien profond pour que les événements actuels ne puissent même pas vous en distraire. Vous avez raison, du reste. Ce que les Prussiens aux pieds pesants ne pourront pas briser, c'est ce que le Français a dans la cervelle et, s'ils nous conquièrent par le bas, nous les reprendrons par le haut. Ils sont chez nous, ils seront à nos côtés un temps donné et qui sait! S'ils ne nous rendent pas un service en nous forçant enfin à réfléchir et à nous replier sur nous-mêmes!"

"Maintenant, savez-vous pourquoi ces gens-là nous battent malgré les héros mis particuliers et individuels des Français, c'est parce qu'ils croient à quelque chose et que nous ne croyons plus à rien. Du poème de la Pucelle nous sommes tombés à l'œil crevé. Nous avons tout

sali et tout insulté, depuis Homère jusqu'à Gœthe, depuis Héloïse jusqu'à Marguerite. Je ne parle même pas de Dieu que nous avons chassé et que le roi Guillaume a escamoté à son profit. Aussi comme il en joue, comme il le montre! comme il le sort de sa poche au bon moment! comme il le compromet! comme il le déshonore! Et comme Dieu, qui le laisse faire pour se venger de nous, va se servir de nous ensuite pour les châtier et les punir, car la France ne peut se passer longtemps de Dieu pas plus que le monde ne peut se passer de la France. Jetez un Clovis dans nos murs, c'est-à-dire un vœu, un ralliement à une foi supérieure, et vous aurez Tolbiac demain."

"Où sont à Paris les femmes de Saragosse! Pas de Dieu, pas de femme! Pas de femmes, pas de famille! Pas de patrie, pas de patrie! Pas de patrie, pas d'hommes!"

AMUSEMENTS. CRESCENT THEATRE.

La semaine actuelle a brillamment débuté au Crescent. "A Colonial Girl" a conquis le public, dès le premier soir, et depuis lors, ce théâtre ne compte guère que des salles comblées. La matinée d'hier, par exemple, était superbe, et il est difficile d'espérer davantage même d'un public affamé de représentations théâtrales comme le nôtre. Ce succès est dû, en partie, au talent de Horace Gould et de Miss Grace Freeman. Tous les deux, de compagnie, enlèvent, chaque soir, les applaudissements du parterre.

GRAND OPERA HOUSE.

Le Grand Opera House est en vogue, cette semaine, avec sa charmante comédie: "Lost 24 Hours". La pièce est fort bien faite, très habilement charpentée et interprétée par la troupe Baldwin-Melville, avec le talent que l'on se plaît à reconnaître à ces excellents artistes que l'on nomme Farnum, Keogh, Esther Lyon, Seymour et Johnson. Allez voir "Lost 24 Hours" et vous direz en sortant, que vous n'avez pas perdu votre temps.

THEATRE TULANE.

Hier soir, il y avait encore au Tulane une foule enorme d'amateurs qui étaient venus applaudir le grand drame intitulé: "The Sign of the Cross", et il en sera ainsi, toute la semaine, la plus fructueuse qu'il y aura, cette saison, au Tulane. Il paraît même que les clergymen se sont enus et engagés leurs ongles à aller assister à ce spectacle en effet, fort édifiant et donne une haute idée de ce qu'était le christianisme à son époque héroïque. La pièce est, du reste, fort bien interprétée par des artistes d'une valeur incontestable.

Il y aura, aujourd'hui, une matinée qui fera salle comble, sans aucun doute.

THEATRE DE L'OPERA.

Hier soir, malgré un temps détestable, il y avait une très belle chambrée à l'Opéra. Rien de plus naturel: on donnait "Salomée", le grand succès de la saison. Les artistes étaient en voix et pleine confiance, et Mme Lucary a obtenu un brillant succès, comme à l'ordinaire. Mais ce qui a été le plus acclamé, c'est la mise en scène et la marche triomphale: tout cela est splendide.

Demain jeudi, première de la Reine de Saba qui rappelle de grands souvenirs. Aussi la représentation de demain excite-t-elle une vive curiosité. Vendredi, bénéfice de Mme Ma-

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

TROISIÈME PARTIE.

MARIE-MADELEINE.

LA CEISE.

(Suite.)

—Oui, le curé me l'avait déjà dit. —Écoutez, cette personne, Mlle de Bude, va rester ici;

vous aurez pour elle les plus grands égards, le plus profond respect....

—Je vous jure, monsieur le marquis, que je serai pour Mlle de Bude un serviteur soumis et dévoué. Ma vie, mon sang lui appartiennent si elle sauve Marie-Madeleine!...

—Bien. Je suis obligé de partir tout de suite. Mme de Fontenay est bien malade....

—Mme la marquise!...

—Oui, Bourgoïn.

—Seigneur! Les malheurs m'arrivent jamais seuls!....

—Faites bonne garde ici....

—Le pays est sûr, monsieur le marquis.

—Je le sais. Mais j'ai des raisons de croire qu'un danger extérieur peut menacer la sécurité des personnes présentes aux Grangettes.—Lucien de Fontenay pensait à quelque revanche du bandit André.

—Que pas un étranger ne pénétre dans le domaine, appelez vos gardes aux environs de la maison, que toujours quelqu'un d'en- tre eux veille.... Si votre personnel n'est pas suffisant, augmentez-le. Vous avez carte blanche.

—Comptez sur moi, monsieur le marquis, dit le garde chef que ces recommandations pressantes étonnaient et inquiétaient.

—Et maintenant, prévenez Mlle de Bude que je désire lui parler; puis vous me ferez teuir une voiture prête. J'irai à Pon-

tailier prendre un train de nuit. Bourgoïn s'empressa d'exécuter les ordres de son maître.

—Qu'y a-t-il demandait elle. —Je pars. Ma grand'mère malade me fait demander en toute hâte.

—Je reste jusqu'à votre retour.

—Merci. Ce retour sera aussi hâtif que possible. Comment se trouve l'enfant?

—La fièvre bat son plein. C'est la période active.

—Claire!...

—Monsieur de Fontenay!

—La marquise de Fontenay est bien âgée. Il se peut que Dieu la rappelle vers lui. Alors....

Elle répéta: —Alors!...

—Mme de Fontenay s'opposait à notre union et le respect, l'obéissance au chef de famille, me fermaient la bouche. Maintenant....

—Quel changement, mon ami, la mort de Mme la marquise de Fontenay apporterait-elle à notre situation?

Elle était la protestation vivante; elle savait!....

Mais nous savons, nous aussi, avec la même certitude, et nous avons au fond de nos consciences cette protestation qu'elle émettait avec une énergie, une horreur bien concevables....

—Je vous en supplie.... —Rien ne peut prévaloir con-

tre la réalité des faits. Fille et nièce des assassins de votre père, je ne puis être votre femme, et fonder avec vous une famille, mais je suis et je reste votre amie sincère et fidèle....

Et avec une décision contraire, elle prit la main de Lucien de Fontenay et la serra d'une étreinte ferme et amicale.

—Au revoir, mon ami. J'attendrai ici votre retour.

—Au revoir, balbutia Lucien. Et il la regarda s'éloigner, en proie à un tumulte de pensées qu'il ne parvenait pas à définir et à maîtriser.

Sa tête tournait, sa poitrine se gonflait de soupirs et quand Bourgoïn revint pour lui dire que la voiture était prête, il s'appuya sur son bras de peur de quelque subite défaillance.

II.

LA MARQUISE.

Mme la marquise de Fontenay avait été mal portante depuis ses installations au château familial de la vallée du Loing.

En raison de son grand âge, elle ne disposait que de forces relatives et que d'une énergie factice.

Ses forces avaient été somnises à une bien rude épreuve, et son énergie s'était usée dans la lutte qu'elle avait soutenue contre son petit-fils à qui elle vou-

lait faire épouser sa nièce, Ca-

tharine de Voulangis, tandis que, —fatalité!....—Lucien se prenait d'amour pour la fille de cet aventurier qui avait fait assassiner le marquis de Fontenay!....

Pouvait-on imaginer quelque chose de plus révoltant!....

Et puis, quelle terrible déconvenue!

La marquise avait formé le magnifique projet de réunir les deux fortunes colossales des Fontenay et des Voulangis en mariant Lucien et Camille.

Celle-ci avait ressenti pour son cousin un amour de jeunesse, nerveux et irritable, quelle avait en l'humiliation de ne point voir partagé.

Écoutant au portes, elle avait entendu Lucien affirmer de toutes ses forces l'affection profonde qu'il éprouvait pour une autre et elle s'était évanouie de colère et de douleur.

La secousse avait été assez violente et brusque pour altérer sérieusement sa santé.

Elle ne se remit que lentement et conserva de sa désillusion une lourde raoune contre son cousin et l'espoir d'une revanche.

L'orgueil de Mlle de Voulangis était de ceux qu'on ne froisse pas impunément.

Lorsque Mme de Fontenay interrogea à ce sujet ou lui faisait part des raisons qui militaient en faveur du retour de Lucien, elle prenait un air désin-

termé, faisait des réponses énig-

matiques ou se contentait de sourire du coin des lèvres.

Or un matin, la marquise fit prier M. Granville de passer dans son appartement.

L'ex-procureur se hâta de déléguer à cette prière et il trouva Mme de Fontenay installée avec force coussins et oreillers dans un grand fauteuil.

C'était mauvais signe, car la marquise, nerveuse et sèche, ne se tenait guère en place d'ordinaire et allait sans cesse à grandes enjambées d'une pièce à l'autre, comme un grand revenant noir, disaient ses femmes de chambre.

—Seriez-vous indisposée, madame la marquise?

—Mieux que cela, Granville. Je suis bel et bien malade.

—Quelle malaise qui se dissipe?

—Quelles idées!....

—Ne me les ôtez pas. Je n'ai plus guère que celles-là. D'ailleurs, je suis prête et ma valise pour le grand voyage est faite depuis longtemps.

Parlons d'autre chose. Comme Lucien s'obstine néanmoins à faire permettre dans le Jura—encore heureux qu'il ait daigné nous informer, hier ou avant-hier, du lieu de sa retraite—envoyez-lui une dépêche pressante,

Je voudrais faire à cet enfant des adieux qui ne soient pas trop précipités.

—Et comme l'ancien magistrat esquissait un geste d'incrédulité.

—Vous verrez, Granville, vous verrez.... Ça, rédigez-moi cette dépêche et lisez-m'en le texte.

Il obéit avec déférence.

—Bon. Je connais Lucien. Avec ceci il viendra sans perdre de temps. Merci, Granville, vous êtes....

Elle n'acheva pas. Une syncope venait de la prendre et elle renversait sa tête sur le dossier du fauteuil, toute blanche.

Granville alarmé se précipitait vers la sonnerie électrique, mais la vieille dame avait déjà disparu, rapidement cette faible passagère.

—Laissez, mon ami. Ce ne sera rien.... pour cette fois.

Et elle ajouta: —Vous voyez bien que j'avais raison de presser le retour de l'enfant.... Aussi, vite au téléphone....

M. Granville avait alors ajouté au texte primitif les deux mots: —Faites diligence!....

Ces mots avaient été compris par Lucien et le lendemain avant midi, il arrivait au château de Fontenay.

La marquise n'avait pu prendre de repos depuis la veille et elle était restée dans son fauteuil, presque debout, menacée d'une suffocation chaque fois